

## **DIX-HUIT PINS SUR LE PLATEAU**

**Paulo Faria**

**Traduction de Felipe Cammaert**

Quels mots dois-je employer pour raconter ceci à mes amis là-bas, au Portugal? «J'ai été sur un champ au département de l'Aisne, en France, et j'ai récolté des éclats d'obus de la Grande Guerre.» Cela sonne si banal, si offensant à force de banalité, si dévêtu de tout ce que j'ai ressenti sur place, que je peine à raconter, ne soit-ce qu'à mentionner le sujet en question. Il est peut-être préférable de taire ce que j'ai vécu. Je suis persuadé que d'ajouter des détails ne servira pas à grand-chose. «Nous avons récolté trois kilos d'éclats en une demi-heure.» Les gens resteront bouche bée. «Quoi? Trois kilos?» Mais ensuite, très probablement, la vie croisera la conversation et il n'y aura pas assez de temps pour que je raconte tout le reste. C'est peut-être pour cela que les vétérans de guerre se taisent. Il y a des images qui exigent de longs silences pour se dessiner dans les rétines d'autrui, des expériences qui ont un souffle intime, un pouls irrégulier qui se dissipe au contact des mots. Je vais pourtant essayer. Il faut toujours essayer.

Je suis à l'hôtel Ibis à Reims, dans ma chambre. Du bonnet de laine dont je me suis servi, à Craonne, comme sachet – en cet instant teint de boue et de rouille – je retire, un à un, les éclats d'obus. Je les pose soigneusement sur le lavabo. Je les lave sous le jet du robinet. Je les compte – il y en a trente-cinq en tout. Les plus gros couvrent la paume de ma main, les plus petits ressemblent à de petits bouts de pierre. Il y a d'ailleurs trois petits bouts de pierre qui se sont glissés parmi les éclats d'obus, trois éclats de silex que je n'identifie que maintenant en tant que tels. Je déroule par terre des lambeaux de papier toilette, je dépose dessus les éclats pour les faire sécher. Il y en a un qui a la forme d'une algue brune, ramifiée, une de celles que l'on trouve sur la plage – mais une algue maléfique, aux bords coupants. Un autre ressemble à un anneau. C'est une partie d'une tête d'obus. Un autre encore, le plus gros, fait penser à un poignard sans affût, lame tordue. Combien de ces morceaux de métal ont blessé ou tué des hommes? Combien se sont ensevelis dans la terre

sans causer d'autres dommages que le bruit assourdissant, la peur qu'ils ont semée et qui a empoisonné la vie de ceux qui l'ont ressentie?

À Verdun, nous avons engagé une guide touristique – elle s'appelait Florence. Elle nous a dit: «Pendant mes visites guidées, je ne dis jamais “nous, les Français, eux, les Allemands”. Je dis toujours “les Français”, “les Allemands”. Je ne veux pas nourrir l'animosité – nos deux peuples, heureusement, se sont réconciliés.» Mais comment quitter ces lieux de carnage sans animosité, sans rage envers ceux qui ont orchestré cette hécatombe? En haut de la façade de l'Opéra de Reims, sous la corniche, sont gravés côté à côté, dans le marbre rose, les noms de Racine et de Mozart. Le théâtre – comme 85% de la ville – a été détruit pendant la Grande Guerre. Comment ne pas ressentir de l'animosité envers ceux qui n'ont pas compris que ce qui nous unissait en tant qu'européens était sublime et noble, alors que ce qui nous séparait était insignifiant? Comment ne pas ressentir de l'animosité envers ceux qui n'ont pas su comprendre la clarté de ce message: sur la façade de l'opéra d'une si prestigieuse ville française, un Français et un Autrichien se côtoient d'égal à égal, la langue française et la langue allemande la main dans la main. Florence nous a raconté qu'une fois, pendant une visite guidée, elle avait dans son groupe un vieillard Alsacien. Au moment où elle décrivait la pénible et interminable récupération des morts de la bataille de Verdun, les dizaines de milliers de cadavres de Français et d'Allemands qu'il a fallu exhumer des années durant pour les déposer dans les cimetières et l'ossuaire de Douaumont, le vieil Alsacien a craché: «Moi, j'aurais laissé pourrir dans les champs les morts allemands. Qu'ils ramassent leur crasse, si l'envie leur en vient.» Florence nous a dit avoir répondu sur le coup: «Monsieur, je ne vous permets pas de parler sur ce ton.» Elle a bien fait, mais moi, j'aurais répondu: «Vous vous trompez, Monsieur. Il aurait mieux valu rassembler Nivelle, Pétain, Joffre, Ludendorff, Hindenburg, Falkenhayn et tutti quanti et les forcer à récupérer tous les cadavres, un à un – Français et Allemands, sans faire la différence.» Florence a eu un grand-père qui a fait la Grande Guerre, mais elle n'en sait pas grand-chose. Tout ce qu'elle sait est que son régiment était pendant un certain temps cantonné en Bretagne. «Je préfère ne pas en savoir plus, pour pouvoir garder mon impartialité en tant que guide.» Mais comment

est-il possible de vouloir garder son impartialité devant autant de souffrance, autant de douleur, autant de sang?

Noël Genteur nous a dit: «Ce n'est pas une bonne journée aujourd'hui pour récolter des éclats, il y a trop de feuilles mortes sur le sol.» L'acier rouillé a la même couleur des feuilles mortes. «C'est ça?», a demandé l'un d'entre nous. «Non, ça, c'est une pierre. Les éclats nous pèsent dans la main. Regarde, en voici un.» La terre, d'abord réticente, s'est mise à en cracher en rafale. Notre vision s'est affûtée, nous commençons à mieux les identifier. Il y en avait tellement qu'au bout d'un certain temps nous nous sommes permis de faire un choix. «Non, celui-là ne vaut pas la peine. Celui-ci, oui, il a une forme bizarre.» Noël Genteur a pointé son doigt vers la cime de la côte: «Maintenant, nous allons chercher de la mitraille. C'est comme des billes, des billes bleuâtres. Il y en a peut-être là-haut. On va en voir, à coup sûr.»

L'horreur est prudente, elle avance à petits pas, elle ne franchit jamais son chemin en un seul bond. Comme ça, les hommes s'y attachent. Pour gazer des êtres humains dans une chambre à gaz, dans un camp d'extermination, il a été nécessaire de les exterminer d'abord à ciel ouvert, sur un champ de bataille. À Reims, devant le marché de Boulingrin, j'ai acheté, chez un marchand de rue qui vendait des vieilleries militaires, un ex-voto datant de la II Guerre Mondiale, en mémoire d'un soldat allemand prénommé Hubert, tué le 12 mars 1944, à 29 ans, et qui avait perdu un frère, prénommé Hermann, le 25 novembre 1942. Tous les deux morts pendant la guerre qui a été le prolongement naturel de la Grande Guerre. Hubert me fixe depuis son portrait encadré en noir, très sérieux, l'air presque peureux. Ou peut-être résigné. Le texte, en caractères gothiques, raconte qu'«il a trouvé en terre étrangère et lointaine un tombeau beaucoup trop précoce». Dans les étals vitrés, des insignes de plusieurs armées étaient offertes à la vente. Entre elles, trois insignes d'uniformes nazis. Sur toutes les trois, la swastika sous les griffes de l'aigle était cachée, couverte par de petits autocollants blancs. J'ai demandé au vendeur: «Vous cachez toujours la croix gammée?» Lui: «Toujours.» La croix gammée, le mal absolu, le mal consensuel. Mais n'y aurait-il pas eu, en ce notre XXème siècle européen, d'autres manifestations du mal absolu qu'il faut révéler, mettre en lumière? Verdun et le Chemin des Dames n'ont-ils pas été, à leur façon, des manifestations d'un mal absolu en cavale en Europe? N'était-ce

après tout pas des étapes indispensables pour habituer les hommes à vivre comme des bêtes, à mourir comme des bêtes, à tuer d'autres hommes comme des bêtes? La bataille de Verdun a duré trois cents jours. Soixante millions d'obus tirés. Deux cent mille obus par jour. Huit mille trois cents trente obus par heure. Cent trente-huit obus par minute. Plus de deux obus par seconde. Comme sur une ligne de montage, la ligne de montage de la mort.

Au fur et à mesure que je lave les éclats, je les sens s'effriter entre mes doigts. Des petits bouts de métal, des particules de rouille se détachent. En séchant, les éclats se fissurent. On dirait des bouts de pâte feuilletée. Je crains que, si je les laisse tomber, ils ne s'émiettent en mille morceaux. Une des premières choses que Noël Genteur nous a dites, après que nous ayons frappé sans préavis à sa porte, c'est qu'il y a une différence abyssale entre mémoire et Histoire. Et que, quand un événement passe du camp de la mémoire au camp de l'Histoire, c'est comme s'il cessait d'être vivant parmi nous, c'est comme s'il mourait. Les entités officielles et l'académie s'approprient la narrative, qui, dans une certaine mesure, se vide – devient «didactique» au pire sens du mot. En récoltant ces éclats d'obus, en les exposant à l'air conditionné de cette chambre d'hôtel, en voulant les emmener chez moi au Portugal, je suis peut-être en train de les transférer du domaine de la mémoire au domaine de l'Histoire. C'est peut-être pourquoi je les vois maintenant ainsi s'effriter, loin de la terre et de la boue où ils ont été enfouis pendant cent ans, ainsi se désagréger entre mes doigts, inutiles, bons à rien. Ces bouts de métal n'ont pas leur place ici. Je n'ai peut-être pas accordé l'attention que j'aurais dû à une autre chose que Noël Genteur nous a dite. Nous étions encore sur le champ labouré; il a énuméré les vestiges de guerre qu'il arrache cycliquement au sein de ses terres: barbelés, obus non explosés, baïonnettes. «Beaucoup de baïonnettes.» Mais il a ajouté: «Je ne conserve rien. Je ne suis pas collectionneur.» Il faut labourer la terre, tous les ans, en extraire les traces de la guerre, les montrer aux gens, les jeter et recommencer. C'est ce que Noël Genteur m'a dit et je n'ai pas pu comprendre.

Il est raide, le talus qui mène au plateau de Californie, si raide. Les soldats français, penchés sous le poids de leur équipement comme des bêtes de somme, ont dû gravir ces pentes sous le feu des mitraillettes allemandes. Parfois les Allemands descendaient par les tunnels qui trouaient le plateau, ils

surgissaient à l'improviste à l'arrière des Français, les attaquaient par derrière, tuaient et mouraient. Nous nous tenions les uns les autres en grimpant le talus raide, de peur de glisser et de nous retrouver tout en bas, même si le sol était sec. Mais quand Nivelles a lancé l'offensive du Chemin des Dames, en avril 1917, il pleuvait à flots, il neigeait. Nivelles n'a-t-il pas vu la pluie? N'a-t-il pas vu le talus, si raide? Même de loin, avec des jumelles, on voit bien. N'a-t-il pas vu les morts? Ils étaient si nombreux – ne les a-t-il pas vus?

Noël Genteur ne veut pas garder l'impartialité. «Je suis militant. Militant et paysan.» Nous avons frappé à sa porte et il s'est présenté ainsi. Mais il n'y a en lui ni animosité, ni rage, Même quand il nous a parlé des innombrables menaces de mort qu'il a reçues, depuis bien d'années, pour avoir défendu la mémoire des soldats fusillés pendant la Grande Guerre pour «lâcheté» ou abandon de poste devant l'ennemi. Il ne veut pas que les fusillés soient réhabilités ou innocentés, il veut que leur innocence soit reconnue. «Innocenter» veut dire qu'il y a eu faute et que cette faute est blanchie. Mais si quelqu'un est «innocent», ça veut dire qu'il n'y a eu, au départ, aucune faute. Entre le verbe et le nom il y a une longue distance qu'il faut franchir. On téléphonait chez lui, sa femme décrochait, on demandait Noël Genteur à l'appareil, on lui disait: «Arrête tes conneries ou on te met une balle dans la tête.» Il n'est pas collectionneur d'objets de guerre, mais il a collectionné les mémoires des vétérans de la Grande Guerre. Tant qu'ils ont été en vie, il a rencontré tous les vétérans qu'il connaissait ou qu'on lui signalait, il a recueilli des dépositions, il a gardé les mémoires qui n'atteignent pas les livres d'Histoire. Il lui arrivait de parcourir des centaines de kilomètres, juste pour s'entretenir avec un vétéran. Aujourd'hui les vétérans de la Grande Guerre sont tous morts, il n'en reste pas un seul, et Noël Genteur en porte la mémoire, il a ajourné d'une génération la mise de la Grande Guerre au rancart des manuels, des compendiums et des musées. Quand il nous a raconté les histoires que les vétérans lui ont racontées, la guerre a surgi devant nos yeux, nous avons été émus, des gestes se sont dessinés dans le silence qui ont ramené auprès de nous ceux qui sont morts ici. Les mots de Noël Genteur ont rendu superflue et un peu déplacée notre animosité, ils ont apaisé quelque chose au plus fond de nous. Il n'y aura pas d'autre Grande Guerre tant que nous nourrirons la mémoire. «L'homme deviendra-t-il sage un jour?», s'interroge-t-il.

Nous avons trouvé une sphère de mitraille d'obus – une seule. Nous avons eu beau chercher – la terre a refusé d'en cracher d'autres. Je l'ai entre mes doigts, je l'examine. Dans les usines d'armement, les femmes, les sœurs, les mères des soldats remplissaient de telles sphères les obus qui tueraient peut-être leurs propres maris, leurs frères, leurs fils. Il n'était pas rare que l'artillerie allemande tue des Allemands, l'artillerie française des Français. La sphère est en plomb, elle est intacte, pas de rouille. Sa surface est un peu vérolée, c'est tout. Elle va durer très longtemps. Elle existera peut-être encore, qui sait, dans cinq-cents ans, à la date où, selon les spécialistes, les derniers obus non explosés seront enlevés des terres du Chemin des Dames.

Le crépuscule se faisait déjà dense quand Noël Genteur nous a conduits à un autre de ses champs, plus haut, presque sur le plateau, au bord duquel il a érigé une stèle en mémoire de dix-huit soldats français d'un même village, Bégaar, dans les Landes, bien loin d'ici, qui sont venus mourir à Craonne. Les écoliers de Bégaar ont fait le voyage en 2016, mais pas comme leurs arrière-grand-pères, pas pour apprendre à vivre comme des bêtes, à mourir comme des bêtes, à tuer leurs semblables comme des bêtes. Ils sont venus dévoiler la stèle et planter des pins, dix-huit pins, un pour chaque soldat mort. À Bégaar il y a une stèle identique. L'artisan a conservé le moule, il a fait une copie, Noël Genteur était présent lors du dévoilement de la deuxième stèle. Il nous a montré les pins, plantés en rang, il s'est accroupi auprès d'eux. Dans chaque enveloppe de gaine protectrice il n'y avait pas un pin, mais deux. «J'en plante toujours deux. Je les laisse pousser, puis je coupe le plus rabougri et je laisse pousser le plus vigoureux. Je ne peux pas arracher le plus petit – il faut le couper, sinon les racines viennent avec et ils meurent tous les deux.» Tant d'hommes sont morts ici, nul ne sait au juste combien, les autorités militaires des deux côtés n'ont jamais voulu que l'on sache au juste. L'horreur se parcourt à petits pas – avant de nous habituer à la mort des nôtres, à notre mort, il faut s'habituer à la mort des autres. Des dizaines de milliers de morts français, des dizaines de milliers de morts allemands. Ils étaient si nombreux qu'en pratique, plus sur le plan moral que sur le plan arithmétique, chaque Français, en mourant, a traîné avec soi un Allemand, chaque Allemand un Français. En un geste de sagesse presque involontaire, Noël Genteur a prêté le plus bel hommage possible aux morts de cette guerre. Deux petits pins plantés dans un

même trou creusé dans la terre: un pour le soldat français de Bégaar qui est venu mourir loin de chez lui, l'autre pour son frère allemand qui est venu, lui aussi, mourir loin de chez lui. Les racines des deux pins s'entrelacent, tout comme les morts mêlés dans cette terre saturée de sang, et quand Noël Genteur coupera l'un des deux pins de chaque paire, le hasard dictera s'il coupe le pin du soldat français ou le pin du soldat allemand. Il ne peut pas l'arracher, parce qu'ils mourraient tous les deux à nouveau. Et ceci est vraiment ce qui ne peut pas advenir.

Paulo Faria

Janvier 2019